

La beauté minuscule
Bestiario

Jacqueline Bouchard

Number 121 (4), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24353ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, J. (2006). Review of [La beauté minuscule : *Bestiario*]. *Jeu*, (121), 73–75.

La beauté minuscule

Marie Dumais se penche sur le microcosme des insectes, trouvant des résonances entre ce monde moins visible et l'actualité de notre humanité. L'œuvre, d'abord présentée au printemps 2006 quelques jours avant le Carrefour international de théâtre, aurait fort bien pu y figurer. Sa conceptrice aurait été concernée par les débats organisés lors de ce Carrefour, qui portaient notamment sur le développement de nouveaux publics et sur la spécificité, souhaitée ou non, des spectacles en regard des clientèles jeune et adulte.

Histoires naturelles, de l'auteur espagnol Javier Tomeo, est un recueil savoureux de courtes proses poético-philosophiques sur les insectes. Avec humour et gravité, les petites bêtes expriment leur sérénité et leur sagesse de vivre comme elles sont. Leurs réflexions empreintes d'une ironie moqueuse s'adressent à des humains bien sceptiques quant au bonheur des bestioles et trop tristes quant à leur propre destinée¹.

Marie Dumais retrouve dans ces textes et dans l'observation de cet univers entomologique des questionnements qui rappellent les nôtres, notamment quant à la solitude et à la création : pourquoi cette fantastique variété de formes et de couleurs ? Par quelle lenteur du hasard un escargot peut-il rencontrer l'âme sœur ? Elle a choisi et adapté quelques histoires de Tomeo pour nous les livrer dans *Bestiario*. Son approche diffère de celui-là en ce qu'elle superpose à la poésie un aspect scientifique, en projetant par exemple sur écran le nom savant des insectes. Sous ses pattes, surtout, les insectes nous éblouissent par leur beauté complexe : elle y voit de l'art. Comment, en effet, s'empêcher d'effectuer ce parallèle devant tant de créativité dans l'apparat ? Ne dépasse-t-on pas la stricte fonction de survie ? Justement, la survivance laborieuse mais sans angoisse, la « cruauté naïve » de ces petits êtres, sont des thèmes qui transpirent à travers les contes qu'elle a choisis : mourir pour que la vie continue, ne pas mourir mais plutôt se transformer, survivre à travers la survie de son espèce. Le poids du nombre remplace ici le poids de l'individualité et l'utilité de chacun est prédestinée : nul besoin de vedettes d'académie. Il n'y a pas de mal à vivre dans l'ombre, à obéir, voire à être esclave : la liberté est une désastreuse responsabilité. Pour l'élaboration du spectacle, outre la récurrence de ces idées, le potentiel théâtral des animaux a aussi présidé à leur sélection.

Bestiario

TEXTE DE JAVIER TOMEO.

ADAPTATION, MISE EN SCÈNE

ET INTERPRÉTATION DE MARIE

DUMAIS. PRODUCTION

D'INSTANT ZÉRO, PRÉSENTÉE

À LA CASERNE DALHOUSIE DU

2 AU 19 NOVEMBRE 2006.

1. Sur l'œuvre de Javier Tomeo et une précédente mise en scène de Marie Dumais de ses *Histoires minimales*, voir les articles d'Élizabeth Plourde, « Théâtral malgré lui : Javier Tomeo » et « Cirque grotesque », dans *Jeu* 98, 2001.1, p. 94-96 et 97-99. NDLR.



Bestiario de Javier Tomeo, adapté, mis en scène et interprété par Marie Dumais. Spectacle d'Instant Zéro, présenté à la Caserne Dalhousie au printemps 2006. Photo : Claudel.

Question de réalisation technique mais aussi, bien sûr, question de mettre en scène la beauté et de toucher le public.

L'anthropomorphisme est ici poussé au maximum. Peut-on parler « d'entomomorphisme » ? Afin d'établir un contact sensible avec les gens, Dumais s'adresse personnellement à tel spectateur avec des questions de son cru. Elle devient insecte, notamment grâce au magnifique costume de Janie Gagnon et à la peinture corporelle de Nathalie Simard. Jouant de *mimesis*, son corps semble corseté dans une espèce de gangue, un rutilant cocon d'écales. Il s'agit en fait d'un short et d'un corsage en résille qui dénudent l'abdomen et les mollets : un habit à la fois guerrier et érotique pour un être en mutation, une larve, un animal dont le destin est marqué par Éros et Thanatos. La coiffure et le maquillage de la peau sont à l'avenant. Les cheveux lissés et gommés d'argent sont piqués de filins en spirales qui forment de délicates antennes. Des taches argentées ornent également le visage et la peau nue. Sur ce corps d'insecte viendront se greffer, grâce à divers accessoires, les personnalités des spécimens

représentés. La complexité et l'esthétisme de ce vêtement vont de pair avec l'installation scénique (Martin Beausoleil) et la mise en scène.

En fond de scène, des tissus drapés forment un cocon blanc, percé à la base d'un orifice par lequel la comédienne fait son entrée. Ce cocon sert aussi de support aux projections magnifiques de Lionel Arnould. La scène est recouverte d'un drap blanc et meublée de « chaises-arbres » très stylisées. Ce mobilier manière art déco annonce un théâtre plus conventionnel alors qu'il s'agit plutôt d'une succession de tableaux fort différents sur les insectes, ponctuée d'effets visuels surprenants et séduisants, tantôt poétiques, tantôt humoristiques.

Ce qui fascine est incontestablement la précision technique et le raffinement esthétique. Tout est réglé au quart de tour. Il ne peut en être autrement puisque les lumières dramatiques (Hubert Gagnon) et les images vidéo soutiennent l'interprétation de Marie Dumais tels de véritables interprètes, à la différence que toutes leurs « répliques » sont déjà programmées : ils forment ensemble un « personnage collectif ». Par exemple, l'efficacité des projections lumineuses ou formelles sur le corps de la comédienne est stupéfiante. En retour, cette dernière doit témoigner d'une grande souplesse et d'une attention constante pour faire en sorte que la coïncidence ait lieu. Le résultat est impeccable : elle prête ainsi son corps à divers insectes, du majestueux monarque au petit ver lumineux. Par ailleurs, les marionnettes fabuleuses de Pierre Robitaille permettent de faire apparaître des créatures étranges.

Ce spectacle échappe à toute catégorie précise. Il a un aspect indéniablement documentaire. Peut-être ce caractère est-il accentué par le ton de l'interprète qui, bien que modifié en fonction des tableaux, demeure assez froid, « souverain » dirait-on, comme pour souligner la magnificence du minuscule mis sous la loupe. C'est l'impression que j'en ai eue : j'aurais souhaité que la personnalité des bêtes apparaisse de manière plus vibrante et chaleureuse. La magie n'en opérerait pas moins pour nous transporter dans l'infini mystère de la beauté invisible. ■